TRAVAIL, LIBERTÉ, PROPRIÉTÉ

POUR TOUS.

APPEL D'UN AMÉRICAIN

AUX RICHES ET AUX PROLÉTAIRES DE L'EUROPE.

> Pourquoi les hommes se portent-ils envie les uns aux autres et se font-ils la guerre? Craignent-ils donc que les terres fertiles ne leur manquent? Il y en aura toujours plus qu'ils n'en pourront cultiver.
>
> (FÉNELON, *Télémaque*, liv. VIII).

CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1846

PARIS.—IMPRIMERIE DE C.-H. LAMBERT, RUE BASSE-DU-REMPART, 24.

AVANT-PROPOS.

Les pages qu'on va lire sont l'ouvrage d'un jeune Genevois qui, dès sa première enfance, fut possédé du goût le plus vif pour la vie aventureuse des voyages; durant les vacances de ses études il parcourut seul, ou dans la compagnie de quelques amis, les parties les moins fréquentées de nos Alpes, sans qu'il sentît jamais s'émousser en lui son penchant décidé pour les hasardeuses pérégrinations.

Plus tard, la lecture des romans de Cooper exalta son imagination, et voulant faire tourner au profit de l'humanité l'envie qu'il avait de voir et de parcourir les solitudes du Nouveau-Monde, il résolut de s'assurer par lui-même des chances de succès et de bien-être que ces contrées vierges pourraient offrir aux Européens qui s'y transporteraient, afin de trouver l'aisance et le bonheur que le vieux continent refuse chaque jour davantage aux classes pauvres et pourtant laborieuses.

Le but de ses courses ainsi ennobli à ses yeux, il fut impossible à ses parents de l'en détourner; son père, trop bon pour contrarier ce qu'il trouvait une irrésistible vocation, lui accorda une petite somme avec laquelle le jeune Morhard se mit en route. Après une traversée pénible, ce ne fut point sans une vive émotion que le voyageur aperçut ce vaste continent encore si dépeuplé, et que sa philanthropie aurait voulu remplir de tous les êtres infortunés à qui la vieille Europe ne peut plus offrir l'aisance et le bonheur dont leurs travaux seraient dignes. Mais au bout de quelques explorations son pécule fut dissipé, et longtemps avant qu'il eût fait toutes les recherches analogues à sa généreuse sollicitude, il se trouva lui-même seul et sans ressources. Alors l'énergique fermeté de son caractère ne lui fit point défaut; il aurait été honteux de revenir sans avoir satisfait autre chose qu'une vaine curiosité; il lutta contre son dénûment, et mettant à profit sa juvénile vigueur et son adresse, il fut tour-à-tour charpentier, pionnier, agriculteur, pour s'assurer par lui-même des ressources que présentent en Amérique ces diverses vocations; il parcourut ainsi près de mille lieues, s'instruisant des meilleurs procédés de défriche-

ments, des terrains propres à la culture, des climats les plus favorables aux Européens, des divers salaires, du cours de l'existence, en un mot des moyens les plus sûrs pour faire prospérer les émigrations d'Européens qui viendraient s'établir dans ces contrées. Riche de ces divers documents, il revint à Genève, et son plus ardent désir serait d'engager les industriels actifs, mais mal rétribués, les indigents laborieux plus nombreux qu'on ne peut le croire, à quitter des pays qui ne leur offrent pas de ressources, pour aller peupler des contrées où leurs travaux plus productifs leur assureraient un avenir plein d'aisance et de repos.

Nous avons lu le journal de son voyage qui nous a vivement intéressé; on y trouve à chaque page les traces d'un caractère énergique et d'une résolution ferme et arrêtée qui se roidit contre tous les obstacles qu'elle trouve, soutenue qu'elle est par la pensée de venir en aide à des malheureux dont elle songe à améliorer le sort.

Et en effet il est dans l'intérêt des philanthropes opulents de l'Europe de favoriser les émigrations; elles nous semblent des soupapes de sûreté qui pourraient donner passage au malaise social qui se décèle de toutes parts aujourd'hui par la manifestation de nombreux systèmes, tous plus ou moins menaçants pour la propriété et subversifs de l'ordre de choses actuel.

Les vues et les projets de M. Morhard nous semblent donc mériter une sérieuse attention, d'autant plus que les documents qu'il fournit à leur appui en montrent non-seulement la possibilité, mais les heureux résultats. Nous voudrions qu'il fût secondé par des personnes haut placées afin de donner du poids à son opinion, car le monde est ainsi fait que les plans généreux de la jeunesse lui paraissent souvent les fruits d'une chaleureuse exaltation, et qu'il est enclin à s'en défier.

Les pages suivantes donnent le résumé d'observations faites avec beaucoup de sagacité et de justesse, et nous aimons à penser que recueillies au prix de tant de soins, de peines, de périls et de fatigues, elles pourront déterminer les personnes en état de favoriser les émigrations, à prêter leur concours à ces entreprises salutaires pour les indigents, et protectrices des classes opulentes.

J. Petit-Senn,
De Genève.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Je n'écris point pour plaire aux hommes, mais pour leur ndiquer la route du bonheur en leur disant la vérité. Dès ma quinzième année, j'ai appris à contempler du haut des Alpes de ma patrie tout ce qui se passe ici-bas. Je ne sais travailler que pour Dieu seul.

En parcourant l'ancien continent, j'ai entendu partout la voix orgueilleuse du maître et les soupirs de l'esclave. Mon cœur attristé s'est demandé si, nulle part sur la terre il n'existe un peuple heureux.

J'ai cherché ce peuple au delà de l'Atlantique : je l'ai rencontré dans les forêts du Nouveau-Monde. Avec lui, je me suis fait libre et fort ; je me suis senti capable de préférer la mort ou la mâle indépendance du désert au joug des humains.

Et quand je me suis cru digne de narguer du haut du rivage américain les hommes de l'Ancien-Monde, j'ai interrogé de nouveau mon cœur. Il m'a paru entendre comme un long cri de misère et de deuil qui montait à mon oreille à travers l'Océan. Je me suis rappelé la croix du Calvaire; j'ai résolu de revoir la vieille Europe, et de vivre quelque temps encore au milieu d'un monde usé que je méprise, pour travailler à la délivrance des infortunés.



TRAVAIL, LIBERTÉ, PROPRIÉTÉ

POUR TOUS.

La seule, la vraie propriété communale; l'héritage de nos prolétaires européens et de leurs enfants; le creuset où doivent s'épurer leurs passions; le temple où leurs pensées pourront prendre en liberté un nouvel essor vers le ciel : ce sont les vastes déserts de l'Amérique remplis de la présence de Dieu.

Dans l'Amérique du Nord, sous un climat non défavorable à la santé des Européens, se trouvent encore des terres vierges assez étendues et assez fertiles pour nourrir plus de cent millions d'hommes. Ces terres sont comprises dans les limites des Etats-Unis, où chacun sait que l'indépendance individuelle et nationale, l'égalité des conditions, la pureté des mœurs, le sentiment de la dignité de l'homme, sont plus grands et plus stables aujourd'hui que nulle part ailleurs dans le monde.

Pour preuve, voici quelques faits déjà connus sans doute, mais que je crois bon de répéter ici :

En Europe, dans les professions manuelles, l'ouvrier gagne au plus 3 fr. par jour. — En Amérique, le dernier manœuvre peut gagner une piastre (5 fr. 25 c.) et jusqu'à deux piastres par jour, sans dépenser plus pour son entretien que l'ouvrier d'Europe (A).

En Europe, la journée de travail dans les ateliers est de douze, quatorze et quelquefois même dix-huit heures. — En Amérique,

la journée de travail est de dix heures seulement, été comme hiver.

En Europe, le domestique de ferme ou journalier gagne à peine 2 fr. par jour, sur lesquels il faut qu'il s'entretienne. — En Amérique, le journalier gagne en moyenne 3 fr. par jour, outre la nourriture, le blanchissage et le logement.

En Europe, l'apprenti paie son apprentissage et s'entretient à ses propres frais. — En Amérique, l'apprenti est entretenu aux frais de son patron, et gagne, en outre, une piastre par semaine.

En Europe, sur cent ouvriers, à peine en est-il un seul qui, en travaillant comme un misérable toute sa vie, ait la chance de s'enrichir assez pour acquérir une propriété ou un capital un peu considérable, et rendre ses enfants indépendants et heureux. — En Amérique, tout homme honnête et sobre peut acquérir une propriété promptement et sans beaucoup de peine, s'il le veut. Les terres gouvernementales se vendent à raison de 7 fr. 50 c. l'acre, et je puis même obtenir pour nos prolétaires de vastes territoires suffisamment fertiles à raison de 1 fr. 25 c. de France l'arpent. Dans les villes, un simple ouvrier peut s'économiser de 15 à 1800 fr. par année.

En Europe, chez les classes pauvres, les enfants sont assez généralement envisagés comme un fardeau. — En Amérique, les enfants sont une richesse, et la vie de famille fait le bonheur essentiel du citoyen.

En Europe, le fils du pauvre ne peut songer au mariage avant de s'être fait une position, c'est-à-dire avant sa trente ou trente-sixième année, circonstance qui n'est rien moins que favorable aux bonnes mœurs. — Aux Etats-Unis, le travail étant partout largement rétribué, le jeune homme peut obéir sans inconvénient aux vœux de la religion et de la nature, en se choisissant de bonne heure une compagne.

Jamais Américain possédant deux bras capables de travail ne fut vu quêtant l'aumône ou traversant l'Atlantique pour nous venir demander une place à nos foyers; tandis que, chaque année, soixante mille Européens (Allemands et Irlandais pour la plupart) se transportent à leurs propres frais aux Etats-Unis. Ils y arrivent presque sans ressources. Ils demeurent un moment dans la gêne. Puis, les uns parviennent à se placer ici ou là comme domestiques et ouvriers, sous la recommandation de parents et d'amis qui les ont précédés dans le Nouveau-Monde. Les autres, c'est le grand nombre,

travaillent pendant deux ou trois ans comme manœuvres dans les travaux publics. Ils élèvent des terrassements pour des aqueducs ou des chemins de fer. Ils creusent des canaux, percent des montagnes, jettent des ponts sur les fleuves. Après avoir économisé une somme de 2 ou 300 piastres, ils vont s'acheter une métairie dans les Etats ou territoires de l'Ouest, et deviennent propriétaires, eux et leurs enfants. Depuis vingt ans, trois millions d'Européens ont acquis de cette manière, dans l'Amérique du Nord, pour eux et leurs familles, l'indépendance et le bien-être. Que fussent devenus chez nous ces mêmes hommes et *leurs enfants?* (B)

En Europe, le pauvre est faible et le riche assez puissant pour faire perdre au pauvre son travail et son pain. — En Amérique, tout homme est l'égal d'un autre et peut, si bon lui semble, ne relever que de Dieu seul et de l'Etat.

En Europe, le travailleur tient, vis-à-vis du propriétaire, un rang tout à fait infime, et les travaux manuels sont pour la majorité un objet de mépris. — En Amérique, où l'homme est appelé à transformer le désert en florissants Etats, le travailleur est le souverain. Il élève ou diminue à son gré le salaire du travail. Il empêche la richesse de s'accumuler en certaines mains. Il fait les lois. Il élit ses magistrats et ses pasteurs. Personne n'ignore que le président des Etats-Unis est toujours tiré de la classe des laboureurs, de toutes la plus utile et la plus considérée.

En Europe, les priviléges accordés par certaines coteries à certains individus, ont pour résultat de faire languir les travaux utiles au bien général. — Aux Etats-Unis, où le peuple gouverne tout, vingt millions d'hommes, dispersés sur un espace sept fois grand comme la France, ont défriché et rendu fertiles des territoires immenses, dont les produits vêtissent et nourrissent depuis nombre d'années une grande partie de nos populations. Pour nous, je crois pouvoir affirmer que nous n'envoyons ni céréales, ni sucre, ni café, ni riz, ni coton, ni tabac aux Américains, et ils peuvent déjà se passer des produits de notre brillante industrie!... Ces mêmes hommes se sont créé une marine formidable qui fait trembler la Grande-Bretagne et menace déjà d'écraser son commerce. Ils possèdent plus de huit cents magnifiques bateaux à vapeur, tant sur mer que sur leurs fleuves. Ils ont jeté, à travers la forêt vierge, douze cents lieues de canaux et de chemins de fer. Dans le désert, des milliers de florissants villages avec églises, écoles, usines, manufactures, surgissent sous leurs mains comme par enchantement. Ils envoient

d'innombrables missionnaires jusque dans la Chine et les Indes-Orientales. Ils s'apprêtent à conquérir tout le continent de l'Amérique du Nord, et sourient avec dédain quand on leur parle de la rivalité de l'Angleterre. New-York, née depuis deux siècles à peine, compte quatre cent mille habitants et abrite deux mille vaisseaux dans son port. Washington, Philadelphie, élèvent des palais de marbre. La Nouvelle-Orléans semble prête à se couronner reine des mers du Sud...

Et nous, Européens, que faisons-nous? — Nous dormons, après avoir bien bavardé tout notre saoul, et quand nous nous réveillerons, ce sera, comme en 93, pour nous entr'égorger comme des brutes.

En Europe, les riches seuls et quelques habiles gouvernent presque exclusivement l'Etat, parce que seuls ils ont le loisir et les facultés d'étudier les ressorts compliqués de la politique européenne et de la législation. Le prolétaire, absorbé sans relâche par son travail, n'a guère le temps de s'instruire. Malgré le vote universel, là où il existe, le pauvre ne voit jamais très-clair dans ses droits de citoyen. Il sait à peine ce que signifie le mot citoyen. Le prolétaire est entre les mains des ambitieux une machine à voter, rien de plus. — Parmi les Américains, les conditions étant égales, les éducations et les intelligences le sont aussi. *C'est bien réellement le peuple en masse qui fait la loi.*

En Europe, quand nos populations deviennent surabondantes, nous songeons à la guerre, et les cadavres de nos jeunes gens engraissent par milliers nos campagnes. — Aux Etats-Unis, la population surabondante se répand chaque année dans le désert et augmente la force et les richesses de l'Etat.

En Europe, la religion et les mœurs occupent généralement une bien petite place dans le cœur des hommes. — Aux Etats-Unis, la religion et les mœurs sont et seront toujours, il faut l'espérer, choses saintes et vénérables. L'Américain conçoit une assez haute idée de la dignité de l'homme pour comprendre que l'homme sans Dieu n'est pas digne de la liberté.

En Europe, beaucoup de femmes, les plus aimables et les plus belles créatures de Dieu, se vendent à un débauché pour gagner leur pain. — Aux Etats-Unis, la jeune fille reçoit une éducation telle qu'elle sait, avant l'âge de quinze ans, ce que c'est que le monde et comment elle doit s'y conduire. Il est rare qu'on voie une Amé-

ricaine se prostituer. Des Européennes font, aux Etats-Unis, le métier de femmes publiques.

En Europe, les temples sont presque déserts. — Je les ai toujours vus très-fréquentés aux Etats-Unis.

En Europe, les peuples doivent rendre à Dieu un culte selon certaines formules établies par l'Eglise, c'est-à-dire par des hommes, et des millions d'infortunés ont été les victimes de nos querelles religieuses et des haines de nos ambitieux fanatiques. — Aux Etats-Unis, chacun est libre de rendre à Dieu, avec des personnes de son opinion, le culte qui lui paraît le plus convenable selon son cœur et l'Evangile. On ne saurait prouver que des Américains aient jamais persécuté ou mis à mort un concitoyen parce qu'il n'adorait pas selon leurs idées particulières, le Maître de l'univers. Il peut y avoir quelques exceptions à moi inconnues, mais, à coup sûr, elles sont fort rares.

Chez nous, il n'est pas un seul essai de la science qui ne fasse plus ou moins souffrir les classes laborieuses et ne leur enlève chaque jour du travail et du pain. Il n'est pas un progrès qui ne menace de saper à leur base de vieilles opinions, de vieilles institutions, des préjugés antiques, et d'écraser sous leurs débris des milliers d'hommes. — Aux Etats-Unis, depuis plus de deux cents années, un peuple libre jouit en paix des largesses de la nature; marche sans entraves de progrès en progrès; tire de nos revers, sans en souffrir lui-même, les plus utiles leçons; s'empare de tout ce que nous inventons de profitable au bien de l'humanité, et nous abandonne ce qui lui paraît nuisible. Dans le Nouveau-Monde, le progrès n'est entre les mains du peuple qu'un moyen de lutter contre la nature et de dompter le désert au profit de tous. L'Amérique est comme un jeune colosse vigoureux et mâle, destiné à conquérir un jour et à régénérer l'univers. Dans la vaste solitude, il développe en liberté ses membres robustes. Un vieillard, mûri par des expériences chèrement achetées, lui enseigne la sagesse et lui indique les écueils qu'il doit éviter dans sa route vers l'avenir. Ce vieillard, c'est l'Ancien-Monde, trônant sur les ruines sanglantes du passé (C).

Une Société d'Emigration sera formée de tous les hommes distingués de notre époque, qui se sont plus d'une fois déclarés hautement vrais chrétiens, amis sincères de l'humanité.

Cette Société fera un appel à tous ceux qui, mécontents de leur sort en Europe et dénués de toute ressource qui leur permette de vivre dans le bien-être et l'indépendance, ou de changer de patrie et

de condition, désirent passer aux Etats-Unis. — M'est avis que beaucoup répondront à l'appel.

Toutes nos institutions philanthropiques ne peuvent réussir à rendre indépendants et propriétaires les enfants du pauvre. Aujourd'hui pourtant, le peuple ne veut plus de patronage ni d'aumônes; il veut une *propriété*, des égaux et des frères.

Dans nos villes on compte généralement un propriétaire sur trois prolétaires.

Dans plusieurs contrées de l'Europe centrale, où la propriété territoriale est morcelée à l'infini, les enfants du campagnard deviennent pour la plupart prolétaires. Ils se font journaliers et fermiers, professions peu lucratives et peu attrayantes! ou bien ils affluent dans les villes afin de vivre du travail, chez nous si ingrat aujourd'hui, du boutiquier, du domestique ou de l'artisan.

Sur les bords du Rhin, dans le nord de la Suisse, dans la Lorraine, l'Alsace, la Normandie, le duché de Bade, des milliers d'hommes sont agglomérés çà et là sur des espaces de terrain à peine suffisants pour nourrir cinquante familles. Où les fils de ces pauvres gens trouveront-ils une propriété territoriale à cultiver? — Au prix que coûte la terre sur notre continent, je n'imagine pas d'homme assez généreux pour acheter à nos prolétaires une seule ferme et leur en faire cadeau.

En d'autres contrées la propriété territoriale est répartie entre peu de mains, et alors ce sont nécessairement des mercenaires qui la cultivent.

Somme toute, sur cinquante et quelques millions de propriétaires, l'Europe compte deux cents millions d'hommes qui ne possèdent rien, et ne sont rien de plus que les humbles serviteurs de leurs frères privilégiés par la fortune. — Parmi ces esclaves qui portent pour ainsi dire sur leurs épaules, à travers les épines de la vie, les heureux que crée la civilisation, l'on peut distinguer à peu près deux millions de jeunes gens assez éclairés, assez fiers pour ne pas se soucier de jouer longtemps le rôle de bêtes de somme, et encore moins de mettre au monde des malheureux destinés à le jouer après eux. — Lorsque je vante l'indépendance américaine et prêche la conquête du désert, c'est à des hommes de cette trempe que je m'adresse; — les autres sont heureux quand même. Ils ne sentent pas la pesanteur et l'ignominie du joug qui pèse sur leurs têtes, et plusieurs même poussent la bassesse jusqu'à en être glorieux. Ils feront bien de res-

ter en Europe, ils y seront toujours utiles ; notre civilisation douce polie, humaine ne peut guère se passer d'Ilotes et de valets.

Au nom des prolétaires qui voudront émigrer ou laisser émigrer leurs enfants, la Société d'Emigration empruntera aux populations européennes une somme suffisante pour couvrir les frais de voyage. Cette somme ne sera pas plus considérable que celle que le public européen dépense en moins de deux ans pour ses prolétaires en aumônes presque inutiles et toujours plus ou moins avilissantes pour ceux qui les reçoivent. « La charité la mieux entendue, » a dit un homme de bien, « consiste à mettre le pauvre en état de se passer » de secours. »

Dans les rues de nos villes, dans les fabriques de Lyon, de Mulhouse, de Lille, de Manchester, de Londres, de Liverpool, végètent des milliers de malheureux enfants, destinés pour leur vie entière à d'ingrats et abrutissants travaux, à la servitude, à la souffrance. Quelques-uns sont élevés dans des hospices, et au moment où ils auraient le plus besoin d'un appui, d'une surveillance morale, on les livre à eux-mêmes et aux tentations des cités, milieu corrompu où ils tombent nécessairement et qu'on ne changera jamais par une réforme. Ne serait-il pas beau de donner aux passions de ces infortunés un noble essor en les appelant tout jeunes et innocents encore à se créer une patrie sous la direction de missionnaires zélés et pieux ?

Le commerce de notre continent est loin aujourd'hui d'avoir une activité proportionnée aux besoins de nos travailleurs. Les colons nouvellement établis dans les déserts de l'Amérique éprouvent, dès le moment où ils commencent à prospérer, le désir de posséder certains objets qu'on ne fabrique encore d'une manière supérieure que dans nos manufactures d'Europe, par exemple, étoffes de soie et autres objets de luxe, armes, etc. — Transporter en Amérique un grand nombre de nos prolétaires, c'est enlever du milieu de nous des producteurs devenus superflus, surtout depuis l'invention des machines, pour en faire autant de nouveaux consommateurs des produits de notre industrie. Les objets manufacturés se consomment maintenant en Europe moins rapidement qu'ils ne se produisent, parce que depuis longtemps ni guerres ni autres accidents ne contribuent à les détruire ou à entraver la production. Nous avons un nombre immense d'industriels qui ont besoin de travailler pour vivre. La majorité des consommateurs des produits de leur industrie se trouvent dans les colonies. Créer avec continuité et sur une large échelle de nouvelles colonies en Amérique, c'est ouvrir de nouveaux

débouchés vastes et permanents aux produits de l'industrie européenne, tout en diminuant beaucoup en Europe la concurrence des bras.

Le communisme fait de rapides progrès parmi les masses dans l'Ancien-Monde. Beaucoup d'hommes, exaspérés par la misère ou irrités de supporter sans fin le joug du prolétariat, s'imaginent qu'on pourrait, soit par la persuasion, soit par la violence engager le riche à partager son bien-être avec ses frères malheureux. Ils ne songent pas que cette communauté ne pourrait durer en Europe qu'autant que le peuple serait suffisamment sage, moral, éclairé, désintéressé pour ne pas souffrir de meneurs et n'en avoir pas besoin; que les richesses actuelles de l'Europe entière donneraient au plus un revenu annuel de 250 fr. à chaque individu; que malgré les bénéfices évidents de l'association communale et les progrès de l'agriculture, le sol de l'Europe ne peut nourrir au delà d'un nombre limité d'habitants; que la Providence semble forcer les hommes de l'Ancien-Monde à s'avancer vers l'occident et à peupler le désert; — qu'enfin l'idée de l'association ayant à combattre l'égoïsme individuel ou national, l'esprit de caste, mille opinions divergentes, mille préjugés, mille intérêts, elle ne pourra se faire jour, au point de vue pratique, qu'à travers des monceaux de cadavres et de ruines.

Partout, dans l'Europe centrale, les terres fertiles sont occupées. — L'Algérie est loin d'appartenir à la France, et n'est d'ailleurs pas propre à régénérer, soit au physique, soit au moral, des populations abâtardies et à les rendre beaucoup plus indépendantes et plus heureuses que chez nous. — L'Espagne, l'Italie, la Russie orientale, la Crimée, sont presque désertes, il est vrai; mais nos prolétaires ne veulent et ne voudront jamais du gouvernement qui les régit. — Les capitaux de l'Europe sont entre les mains de personnes qui ne se les laisseraient pas enlever sans qu'il y eût effusion de sang; et au milieu du conflit des idées actuelles, un nouveau 93 engendrerait une anarchie dont on ne saurait prévoir la fin, et des scènes auxquelles on ne peut songer sans frémir.

Le Phalanstère et ses merveilles apparaîtront peut-être à l'horizon dans un siècle ou deux. D'ici là, nos prolétaires, mécontents de leur sort, ont le temps de manger encore quelques morceaux de pain noir.

Pour sortir de leur position critique et pour conjurer les malheurs dont est menacé notre continent, il ne leur reste donc qu'à s'armer d'un mâle courage et à augmenter considérablement à leur profit la

richesse générale, en exploitant avec toutes les ressources de l'industrie et de la science modernes les inépuisables trésors du Nouveau-Monde. — Il est du devoir de nos philanthropes de leur en faciliter les moyens.

Lorsque nos prolétaires verraient clairement les moyens d'améliorer infiniment leur condition matérielle et morale en quittant l'Europe pour les Etats-Unis, nos exploitateurs d'hommes, nos tyrans de toute espèce, verraient aussi chaque année leurs victimes leur échapper par milliers; les grandes richesses ne seraient plus un avantage ni un sujet de morgue et de vanité, car il n'y aurait plus que peu ou point de mercenaires et de valets, et ceux qui consentiraient à l'être encore seraient le rebut de l'espèce humaine. Les grandes propriétés territoriales perdraient toute leur valeur, et on les verrait se morceler bientôt dans les mains du peuple, car il n'y aurait plus de journaliers qui consentissent à travailler pour un maître à raison de trente ou quarante sous par jour. Comme aux Etats-Unis, chacun en Europe serait propriétaire, et les citoyens ne concourraient mutuellement à satisfaire aux besoins et aux plaisirs les uns des autres qu'à raison d'une récompense digne de leurs efforts ou pour obliger un ami (D).

L'orgueil national ne souffrirait en rien de l'émigration des prolétaires, en ce sens qu'il est plus beau et plus grand pour une nation de créer, en dehors de ses limites, sous son patronage, des millions d'heureux en se réservant une population suffisante de citoyens que de faire pulluler au dedans, par une puérile vanité et pour faire nombre, une somme pareille de misérables. De deux peuples, quel est le plus grand et le plus fort : celui qui, à l'occasion, peut ranger en bataille une armée de libres et mâles guerriers, ou celui qui possède un milliard de gueux en haillons et de larves étiolées?

L'idée d'une émigration organisée et continue des fils de nos prolétaires ne saurait nuire à personne. Tous les partis ont la liberté, si bon leur semble, d'en retirer de grands avantages en s'efforçant de faire prévaloir chacun ses opinions particulières parmi les colons sur un terrain libre, loin des obstacles qu'on oppose en Europe aux théories nouvelles. Dès lors des esprits étroits, des cœurs méchants, peuvent seuls, par pur esprit de contradiction, refuser de concourir activement à mon œuvre.

Afin de mettre une entrave au déplorable trafic par lequel de nombreux spéculateurs s'enrichissent depuis plusieurs années aux dépens des émigrants, la Société d'Emigration se constituera dans

les principaux ports de mer de l'Atlantique des agents connus par leur probité (E).

Ces agents seront chargés de procurer aux émigrants tous les renseignements qui pourraient leur être utiles, de bons navires et des vivres de qualité convenable à un prix peu élevé, fixé d'avance par la Société. — Le transport des émigrants à travers l'Océan n'offrirait pas de bien grandes difficultés ; près de cinq mille navires de tout tonnage croisent sans cesse entre les rivages de l'Europe et ceux de l'Amérique du Nord. En quittant nos ports européens, les vaisseaux sont en général peu chargés de marchandises. Tout capitaine de navire prendrait volontiers à son bord un certain nombre d'émigrants, fût-ce au prix le plus modique. Beaucoup de vaisseaux de guerre qui demeurent présentement inutiles pourraient être, sans inconvénient, mis au service de l'émigration. Personne n'ignore que la navigation de l'Atlantique offre peu de dangers. A leur arrivée dans les ports américains, les émigrants seraient reçus par des agents de la Société qui leur donneraient les directions nécessaires.

Si la Société d'Emigration le jugeait convenable, je me dévouerais moi-même à aller former dans le Wisconsin, aussitôt que possible une colonie première, un pied à terre, un phare, en quelque sorte, destiné à diriger les émigrants dans les déserts de l'Amérique du Nord. Je considère le Michigan, le Wisconsin et le territoire des Iowas comme les contrées les plus convenables pour le début de l'établissement des prolétaires européens dans le Nouveau-Monde. Ces contrées sont à la fois voisines des grands lacs et du Mississipi. — Elles peuvent communiquer par les grands lacs et le canal Erié avec New-York et l'océan Atlantique. — Le Mississipi les unit aux Etats qu'il arrose et à ceux que baignent l'Ohio, le Missouri et le golfe du Mexique. Et si bientôt, comme il est probable, un chemin de fer vient à être tiré des rivages de l'océan Pacifique aux bords du lac Michigan, à travers les montagnes Rocheuses et les grandes Prairies ; le Michigan, le Wisconsin et le territoire des Iowas deviendront le point central du commerce et de l'industrie de l'Amérique du Nord. Dès lors, et même auparavant, il sera possible de former dans ces contrées des établissements industriels prospères, où les pauvres ouvriers de nos villes d'Europe, trop faibles pour être pionniers, trouveraient une position heureuse et un avenir pour leurs enfants. Le climat est tempéré, et tout Européen actif et sobre peut être sûr de conserver dans ces latitudes une santé robuste. L'eau des sources et des rivières est salubre, même pendant les fortes chaleurs de l'été,

si l'on a soin, avant de la boire, de l'exposer à l'air et au soleil ou de la mélanger avec une liqueur quelconque. La fièvre ne règne que dans les parties basses et marécageuses de la contrée, où personne n'est tenu de se fixer. Les forêts sont entrecoupées de prairies, ce qui rend le défrichement plus facile et moins coûteux qu'il ne l'est d'ordinaire sur un terrain complètement boisé. — Près des bords du Mississipi, sous le 44° latitude nord, s'étend une contrée montagneuse, à la fois pittoresque et fertile. L'hiver y est aussi rude que dans les vallées de nos Alpes; mais l'air est salubre, l'eau excellente et pure. On risquerait de ne pas y acquérir très-rapidement des richesses; mais on n'aurait pas à redouter ces maladies qui énervent le corps dans les climats plus méridionaux, dans les plaines humides et toujours échauffées par le brûlant soleil de l'été, et dans les Etats où règne l'esclavage des noirs, source de dégradation, d'indolence et de mauvaises mœurs.

Les familles suisses, que je regarderais comme propres à former le premier établissement destiné à diriger les émigrants dans l'Ouest, croiraient presque retrouver dans les montagnes du Wisconsin leur belle patrie.

La Société d'Emigration étant formée, ses agents constitués dans les ports de mer de l'Atlantique, et une première expédition décrétée, on choisira parmi les familles pauvres des montagnes de la Suisse cinq cents jeunes gens robustes, d'un caractère à la fois doux, sérieux et ferme. Les hommes turbulents et légers ne furent et ne seront jamais propres à tenter le premier pas dans une entreprise difficile et grande, dans de mâles et nobles travaux.

Nos cinq cents soldats d'élite (F), l'avant-garde de notre armée de défricheurs, s'engageront vis-à-vis de la Société d'Emigration, vis-à-vis de leurs concitoyens et de l'Europe, vis-à-vis de leurs familles et de leurs amis, pour lesquels ils iront créer une nouvelle patrie, à rester à jamais fidèles à leur drapeau. Je demande que ces soldats soient des Suisses, parce que les Suisses ont partout montré jusqu'ici dans le Nouveau-Monde un caractère persévérant. Ils deviennent d'excellents défricheurs, et conservent un souvenir de leur nationalité qui les porte à rester étroitement unis sur le sol choisi par eux dans leur patrie adoptive. Ils sont donc propres à former une première colonie centrale, durable et paisible. On voit rarement un

Européen, un Suisse surtout, abandonner la propriété qu'il s'est créée lui-même dans les déserts du Nouveau-Monde.

Le lieu du rendez-vous du départ pour le bataillon d'avant-garde des émigrants sera Zurich. Cette ville est le point central des cantons suisses qui éprouvent le plus, actuellement, le besoin d'une émigration.

Le moment du départ sera fixé au 1er juin 184.... Pour le succès du défrichement, il faut que les émigrants soient rendus dans le Wisconsin le 1er octobre de la même année au plus tard.

Les vêtements, les armes, les meubles et les ustensiles de toute espèce se vendant à aussi bon compte dans les villes américaines que chez nous, et les frais de transport à travers la France étant assez considérables, nos soldats ne devront prendre avec eux que le bagage strictement nécessaire pour la route.

Le point d'embarquement pour l'Amérique du Nord sera le Havre. Le bataillon s'y portera par Bâle, Paris et Rouen.

On fera la route à pied, le sac sur le dos. La troupe sera organisée militairement, pour cause de bon ordre et d'économie. Elle aura un cadre d'officiers et sous-officiers, un médecin, un chirurgien, un comptable, un légiste et des artisans de différents genres, cordonniers, charpentiers, forgerons, etc., en nombre convenable, des tentes pour camper la nuit et pour transporter le bagage de campement, des fourgons qui seront ensuite ramenés du Havre en Suisse.

Avant le départ, on intéressera, s'il est nécessaire, chacun des chefs ou employés du bataillon à faire son devoir en lui assurant dans les bénéfices futurs de la colonie une gratification proportionnée à son grade et aux services qu'il aura rendus. Les simples soldats seront de même certains d'une récompense s'ils sont fidèles à leurs engagements. Aux Etats-Unis, les terres vierges décuplent de valeur dès qu'elles sont défrichées ou même lorsqu'elles sont seulement voisines d'un défrichement prospère. Si donc nous achetons à 8 fr. l'acre, pour chacun de nos colons, lors de son arrivée au Wisconsin, un lot de terre vierge de 50 acres, il pourra le regarder au bout de deux ans comme représentant une valeur de 4,000 fr., et de 40,000 fr. dès que la colonie sera florissante et environnée de populations nombreuses. Au bout de quinze années de travail modéré (300 jours par année, 10 heures par jour), les artisans habiles se seront économisé chacun une somme d'environ 25,000 fr.

Le 26 juin, le bataillon sera rendu au Havre. Là, il sera immédiatement embarqué pour New-York dans deux navires de 8 à 900

tonneaux chacun, préparés d'avance par l'agent de la Société d'Emigration résidant au Havre. Les équipages seront choisis par ce même agent. Les deux navires devront voguer de conserve jusqu'à New-York.

De Zurich au Havre (160 lieues), chaque homme aura coûté 80 fr. de France, tous frais compris.

L'agent de la Société au Havre devra fournir à chaque homme des vivres et autres objets nécessaires dans une traversée ou propres à en diminuer les désagréments (G).

Dans chaque navire, aux parois de l'entrepont, seront adossées 250 cabanes. — Chaque homme jouira d'une cabane à part.

Au plafond de l'entrepont, seront suspendues des tables où les soldats prendront régulièrement trois repas par jour : 8 heures du matin, midi et 5 heures du soir.

On nommera chaque jour des hommes chargés à tour de rôle de faire la cuisine, et d'autres qui devront entretenir la propreté soit dans l'entrepont en général, soit dans chaque cabane en particulier qui sera régulièrement visitée tous les matins.

On exigera que chacun observe la plus grande propreté sur sa personne.

Après une tempête tous les soldats à la fois seront tenus de travailler à rétablir l'ordre et la propreté dans l'entrepont et les cabanes.

Pendant le beau temps, l'intervalle des repas sera rempli par de bonnes lectures ou par des jeux convenables et décents, au choix de la majorité.

On fera en sorte que sur les deux navires se trouvent quelques musiciens. — J'ai reconnu par expérience que sur l'Océan la musique est le meilleur remède contre l'ennui du voyage.

Chaque jour, au lever et au coucher du soleil, tous les soldats assisteront sur le tillac à une prière que fera l'aumônier du bataillon.

La traversée de l'Océan du Havre à New-York dure ordinairement quarante ou cinquante jours. — Le 10 ou le 16 août, le bataillon sera rendu à New-York, où il sera reçu par l'agent de la Société qui aura tout préparé d'avance pour le diriger.

Du Havre à New-York, tous frais compris, chaque homme aura coûté 100 francs.

Pour le transport du bataillon du Havre à New-York, l'agent de la

Société devra s'adresser de préférence à la maison Emerson et Cie, rue Dauphine, au Havre.

Dès le lendemain de son arrivée à New-York, le bataillon sera embarqué pour Albany sur les bateaux à vapeur de l'Hudson. — Le voyage de New-York à Albany dure 15 heures.

A Albany, le bataillon sera immédiatement embarqué sur le canal Erié pour Buffalo dans quinze *tow boats* ou coches d'eau munis de vivres pour six jours.

A Buffalo, le bataillon sera immédiatement embarqué, avec des vivres pour sept jours, sur les bateaux à vapeur qui se rendent par le lac Érié, le lac Huron et le lac Michigan à Milwaukie (Wisconsin).

A supposer que rien d'extraordinaire n'ait retardé le bataillon pendant son voyage de Zurich à Milwaukie (2,000 lieues), il sera rendu dans cette dernière ville le 1er septembre.

De New-York à Milwaukie, chaque homme aura coûté en moyenne 80 francs.

Pour le transport du bataillon de New-York à Milwaukie, l'agent de la Société d'Emigration à New-York devra s'adresser de préférence à la maison Hamden et Cie (New-York).

Un délégué de l'agent de la Société aura préparé d'avance à Milwaukie tout ce qui est nécessaire à nos défricheurs, savoir : des vivres pour une année, des haches, des charrues, des herses et autres instruments aratoires, des bœufs, des chevaux, des vaches, des vêtements, des chariots. — Muni de ce matériel, le bataillon se portera vers l'ouest sur le territoire choisi par l'agent de la Société d'Emigration, qui aura eu soin de le payer comptant et de faire constater à Washington la validité des titres.

Ce terrain devra être mélangé de collines, de bois et de prairies, autant que possible exempt de marécages. — Composé de terreau noir portant du bois franc (orme, érable, hêtre, tilleul, frêne, noyer, chêne blanc. Le sapin indique une terre médiocre et sablonneuse, le bouleau une terre froide. Le cèdre est particulier aux endroits marécageux). — Le terrain de la colonie devra être arrosé de cours d'une eau salubre, capables de faible mouvoir des moulins à scie, des moulins à blé et des usines en tous genres. — Il faut qu'il puisse communiquer facilement avec les places commerçantes. — Tous ces avantages réunis se rencontrent aisément dans le Wisconsin (II).

Sous la direction de quelques pionniers américains choisis par l'agent de la Société, les défricheurs, dès leur arrivée sur le terri-

toire de la colonie, abattront des arbres en quantité suffisante pour se construire cinq habitations de troncs d'arbres à la manière des pionniers de l'ouest, et un magasin pour les outils, les instruments aratoires, les provisions et les bestiaux.—Ce travail devra être achevé au bout de quinze jours.

Chaque habitation servira de logement militaire à cent défricheurs. — La propreté et le bon ordre y seront sévèrement maintenus.

Dans le courant de l'automne, on donnera un premier labour aux prairies vierges du territoire destinées à recevoir la récolte le printemps suivant.

Je demande qu'on arrive en l'automne dans le Wisconsin, non-seulement pour la réussite du défrichement, mais encore parce que passer l'automne et l'hiver sur un sol vierge ne peut nuire en rien à la santé des colons. — Les pluies du printemps et les chaleurs de l'été venues, ils sont déjà presque acclimatés.

Pendant l'hiver, on abattra les arbres partout où il sera nécessaire. — On préparera du bois pour former des palissades. — On établira plusieurs moulins à scie et plusieurs moulins à blé. — On construira des maisons de troncs d'arbres pour les familles qui devront venir plus tard. — On ouvrira des routes qui aboutiront aux débouchés commerciaux les plus voisins. — Chaque jour, à tour de rôle, seront désignés un certain nombre de défricheurs qui devront aller à la chasse pour se procurer du gibier.

Le printemps venu, les deux tiers du bataillon devront s'occuper de l'agriculture, sous la direction d'un agriculteur américain.

Parmi le reste de la troupe, quelques hommes seront désignés pour travailler à construire les palissades et à creuser les fossés nécessaires pour enfermer le bétail. — D'autres brûleront les arbres inutiles et en feront du sel de potasse, qui se vend dans les fabriques à raison de quatre ou cinq piastres le quintal.—D'autres, enfin, continueront à bâtir les cabanes nécessaires à la colonie.

En *avril*, on plantera les pommiers, les pruniers et autres arbres fruitiers dont on voudra jouir plus tard. — On labourera le sol destiné à recevoir la semaille du froment. — On récoltera le sucre d'érable. — On s'occupera du jardinage. — Vers le milieu du mois, on sémera le froment. — Dans un sol déjà préparé l'automne précédent, on donnera le premier labour pour le blé et les pommes de terre.— On plantera des pois et on sémera des graines de légumes potagers. — Sur la fin du mois, on pourra semer l'avoine.

Mai. Le 7 ou le 8, on labourera, pour planter le maïs, le sol déjà préparé l'automne précédent. — Vers le milieu du mois, on plantera le maïs. On devra mettre beaucoup de soin à ce travail : le maïs est le produit le plus important pour un défricheur.

Juin. Les premiers jours, on labourera le terrain destiné aux pommes de terre qu'on devra planter à mesure. — Ce travail aura lieu dans le terrain le mieux débarrassé de racines d'arbres, de broussailles et de hautes herbes. — Sur la fin du mois ou dès les premiers jours de juillet, on fera la récolte du foin.

Somme toute, à cette époque, on aura ensemencé pour chaque colon : 3 acres de blé, — 4 acres d'avoine, — 5 acres de maïs, — 3 acres de pommes de terre, — 2 acres de jardinage, pois, navets, etc. — On aura préparé 15 acres de prés et pâturages.

Août. Pendant les premiers jours, on récoltera les premières pommes de terre. — Le 21, la moisson du blé et de l'avoine devra être achevée. — On engraissera les porcs au moyen d'un mélange de citrouilles, de pois et d'avoine.

Septembre. Le 10, on labourera le sol pour semer le blé d'hiver. — Vers les derniers jours du mois on récoltera le maïs.

Octobre et novembre. On séchera les tiges du maïs. — On fera la récolte des navets et des pommes de terre. — On battra le blé pendant le mauvais temps. — On préparera de la broussaille et du bois pour l'hiver. — On construira des traîneaux. — On tuera les animaux domestiques dont on voudra se défaire, et l'on en préparera la chair pour la mauvaise saison.

Décembre et mois d'hiver. On continuera de défricher le terrain vierge. — On travaillera aux palissades et aux fossés. — On préparera des planches au moyen des moulins à scie. — Au moyen des traîneaux, on transportera jusqu'aux dépôts de commerce les plus voisins, d'après les directions des agents de la Société d'Emigration, le sel de potasse, les planches et autres objets qu'on voudra vendre et le superflu des produits agricoles (1). — Sur un sol nouvellement défriché, le transport est plus facile et plus prompt au moyen des traîneaux qu'au moyen des chars.

Si, cette première année, la colonie retire le 2 pour cent de son capital, elle devra se tenir pour satisfaite. — Plus tard, le gain pourra monter jusqu'au 10 pour cent et mieux encore. — Enfin, quand la colonie aura établi quelques fabriques et manufactures analogues aux besoins du pays, elle sera en chemin de s'enrichir.

Pendant les deux premières années, après son arrivée, le ba-

taillon ne cessera d'être soumis au régime sévère d'une colonie militaire.

Dès le printemps de la troisième année, on pourra faire venir les familles des colons qui n'auraient pas encore pu quitter l'Europe.— Dès lors, chaque colon entrera avec sa famille en possession de sa cabane et de sa propriété particulière, et la colonie devenant une commune de l'Etat de Wisconsin, elle se gouvernera selon les lois de cet Etat. — Les Américains fourniront un prédicateur à chaque opinion religieuse et des régents aux école de la commune.

Constituée par rapport à elle-même, la colonie, dès la quatrième année de son existence, pourra commencer à remplir, au moyen de ses agents, sa mission générale vis-à-vis des prolétaires européens.

Je suppose que l'Etat de Wisconsin, pour exécuter quelques travaux publics nécessaires à ses intérêts commerciaux, par exemple routes, canaux, chemins de fer, ait besoin de 2,000 ouvriers. — La colonie passe un acte avec l'Etat de Wisconsin par lequel cet Etat s'engage à lui céder, en paiement de deux années de travail des ouvriers fournis par elle, un terrain fertile choisi par elle et suffisant pour cinq mille jeunes prolétaires et leurs familles. — Cela fait, la colonie demande à la Société d'Emigration européenne de lui envoyer 5,000 prolétaires. — La Société leur paie le voyage d'Europe au Wisconsin (260 fr. par tête). — Sous la direction de la colonie, mille d'entre eux achètent en deux ans le terrain par leur travail dans les travaux publics du Wisconsin. — Mille achètent de la même manière, en trois ans, les instruments aratoires et autres objets nécessaires au défrichement, et la nourriture pour une année des trois mille autres émigrants, lesquels, dans cet intervalle, s'occupent à défricher le terrain acheté. — Au bout de deux ans, le terrain de la nouvelle colonie se trouve payé, défriché et mis en rapport par les colons eux-mêmes. — On fait venir alors les femmes et les enfants qui n'ont pas encore pu quitter l'Europe, et la nouvelle colonie, adoptant sur une plus grande échelle la même marche que la colonie mère, finit par former deux ou trois communes de l'Etat de Wisconsin (K).

Je suppose que l'Etat d'Illinois, pour exécuter quelques travaux publics nécessaires à ses intérêts commerciaux, par exemple routes,

canaux, chemins de fer, ait besoin de dix mille ouvriers. — La colonie mère passe avec l'Etat d'Illinois un acte par lequel cet Etat s'engage à lui céder, en paiement de deux années de travail des ouvriers fournis par la colonie, un terrain choisi par elle et suffisant pour 25,000 jeunes prolétaires et leurs familles. — Cela fait, la colonie demande à la Société d'Emigration européenne de lui envoyer 25,000 jeunes prolétaires. — La Société leur paie le voyage d'Europe jusqu'à l'Illinois (260 fr. par tête). — Sous la direction de la colonie, cinq mille d'entre eux achètent en deux ans le territoire par leur travail dans les travaux publics de l'Illinois. — Cinq mille achètent de la même manière, en trois ans, les instruments aratoires et autres objets nécessaires à la colonie, et la nourriture pour une année des quinze mille autres émigrants, qui, dans cet intervalle, s'occupent à défricher le terrain acheté. — La nouvelle colonie agira comme la colonie mère, mais sur une plus grande échelle, et finira par former sept ou huit communes de l'Etat d'Illinois.

Je suppose que le gouvernement fédéral des Etats-Unis entreprenne de tirer un chemin de fer de Milwaukie (Wisconsin) à Astoria sur l'océan Pacifique, à travers les grandes prairies les montagnes Rocheuses et l'Orégon, afin que ce chemin de fer, correspondant à la navigation des grands lacs et de l'Hudson, le canal du Commerce entre les deux océans Atlantique et Pacifique, se dirige d'Astoria à New-York par le cœur des Etats-Unis. — Au cas où le gouvernement fédéral demanderait 200,000 ouvriers pour commencer ce grand ouvrage, notre colonie mère, d'après la marche ci-dessus indiquée, achèterait, au prix du travail de 200,000 jeunes prolétaires dans le chemin de fer de Milwaukie à Astoria, des terrains choisis et suffisants, et le matériel nécessaire pour 500,000 prolétaires et leurs familles, qui peupleraient et exploiteraient une partie de l'Iowa, du Wisconsin, de l'Orégon ou de tout autre Etat ou territoire des Etats-Unis.

Ces armées de jeunes prolétaires, ouvriers et défricheurs, préparant les terres et les achetant par leur travail dans les travaux publics des Etats-Unis, seraient organisées et dirigées militairement pour cause de bon ordre et d'économie, soit pendant leur voyage d'Europe en Amérique, soit pendant leurs travaux dans les Etats-Unis, par les agents de la Société et de la colonie mère. — Comme dans la colonie mère, le régime militaire durerait dans les colonies subséquentes jusqu'au moment où les colons et leurs familles deviendraient citoyens des Etats-Unis.

Telle serait la manière d'acheter les terres.

Un comité nommé par la colonie mère se chargerait de placer convenablement dans nos colonies des Etats-Unis les enfants des prolétaires européens. On ferait apprendre gratis l'agriculture à ceux qui voudraient être agriculteurs. — Leur apprentissage terminé, ils obtiendraient, moyennant deux ans de travail dans les travaux publics, un lot de terre de 50 arpents, qui, une fois la contrée peuplée par l'affluence des émigrants, aurait une valeur de 20 à 40,000 fr.

Les jeunes garçons qui voudraient être artisans seraient mis en apprentissage par le comité. Ils seraient nourris, logés, blanchis aux frais du patron durant l'apprentissage, et recevraient, en outre, une piastre par semaine. Une fois ouvriers, ils pourraient s'épargner chaque année, moyennant un travail modéré (300 jours par année, 10 heures par jour), une somme de 15 à 1,800 fr.

Pour ceux qui voudraient suivre la carrière du commerce, il en serait de même jusqu'au moment où leurs talents leur permettraient d'être négociants.

Ceux qui suivraient une carrière libérale trouveraient toutes les facilités de développer leurs facultés intellectuelles et morales dans les écoles et académies des Etats-Unis.

Les jeunes filles qui désireraient apprendre un métier seraient placées par le comité de manière à jouir d'un apprentissage gratuit, et, une fois devenues ouvrières, elles pourraient s'économiser 10 ou 15 fr. par semaine.

Dans cet ordre de choses, la Société d'émigration européenne n'aurait à débourser pour les émigrants que le prix de leur voyage d'Europe en Amérique (260 fr. par tête), et cet argent lui serait un jour restitué avec intérêts.

Ces intérêts ressortiraient non-seulement de la vente des produits agricoles et des marchandises fabriquées dans nos manufactures, ou des travaux des émigrants, mais encore d'une banque qu'il nous serait aisé de former dans l'ouest des Etats-Unis, sous le patronage de notre colonie mère. Cette banque faciliterait nos opérations sur les émigrants dans l'Amérique du Nord, et nous permettrait de réaliser à coup sûr des bénéfices immenses dans les nombreuses entreprises où les Américains ont actuellement besoin de nos capitaux et des bras de nos prolétaires pour travailler à l'exploitation de leur vaste continent.

Les Américains ont à exécuter 2 ou 3,000 lieues de routes, canaux et chemins de fer. Ils se proposent de former de nombreux et vastes

ports sur les rivages de l'océan Pacifique. Ils méditent déjà le plan de cent villes à élever dans le désert. Ils ont mille vaisseaux à construire, mille édifices à terminer. Ils manquent de manufactures qui leur seraient nécessaires. Ils ont encore à défricher des terres capables de nourrir 150 millions d'hommes. — Qu'on se figure une association de capitalistes européens suivis de quelques millions d'ouvriers se présentant pour venir en aide aux habitants des Etats-Unis...

Je laisse à nos philanthropes et à nos financiers le soin de tirer la conclusion. Ils sont plus habiles que moi et connaissent les besoins de notre époque. J'ai toute confiance en leur génie.

La Suisse, représentée par une Société philantropique, prendrait sous son patronage les prolétaires suisses, et les dirigerait dans la nouvelle Suisse de l'Amérique du Nord soumise aux lois de la république américaine.

La France, représentée par une Société philantropique, prendrait sous son patronage les prolétaires français, et les dirigerait dans la nouvelle France de l'Amérique du Nord soumise aux lois de la république américaine.

Il en serait de même chez les autres puissances de l'Europe.

L'esprit national, les souvenirs de la patrie, si chers à tous les nobles cœurs, ne seraient pas anéantis pour nos prolétaires européens. Ils retrouveraient dans le Nouveau-Monde de nombreux compatriotes et le pays natal.

Je résume :

Je veux que dans les solitudes du Nouveau-Monde, capables encore aujourd'hui de recevoir et de nourrir plus de 500 millions d'hommes, il soit assuré gratuitement, dès sa naissance, à *chaque enfant*, issu en Europe d'une famille de prolétaires, une éducation *chrétienne*, le développement normal des forces physiques et morales, la *propriété* territoriale, commerciale ou industrielle. Je veux ainsi faire disparaître du vieux continent, par des voies légales, le prolétariat forcé et tarir les égoûts de nos populations européennes, en exploitant, selon les voies de la Providence, d'une manièro continue et réglée, avec toutes les ressources de l'industrie et de la science modernes, les immenses richesses des contrées encore désertes et fertiles de notre globe. Je vois là l'unique moyen de concilier la philanthropie chrétienne et les vœux des prolétaires avec les intérêts actuels des capitalistes.

G.-C.-F. MORHARD,
de Genève (Suisse).

NOTES.

Note A, p. 7.

Aux Etats-Unis un bon ouvrier eharpentier peut gagner 1 piastre et demie, soit 7 fr. 50 eent. par jour.

Un maçon, 2 piastres, soit 10 fr. 50 cent.

Un tailleur de pierres, 7 fr. 50 eent.

Un ferblantier-lampiste, 10 fr.

Un menuisier, 7 fr. 50 eent.

Un ébéniste, 7 fr. 50 eent.

Un peintre d'enseignes et vernisseur, 12 fr.

Un bon gypsier-plâtrier, 10 fr.

Un tapissier, 10 fr.

Un boulanger, 7 fr. 50 eent.

Un boueher, 7 fr. 50 fr.

Un pâtissier, 7 fr. 50 eent.

Un Jardinier, 7 fr. 50 eent.

Un eordonnier, 7 fr. 50 eent.

Un eharpentier, 7 fr. 50 eent.

Un tailleur, 10 fr.

Un eoiffeur, 10 fr.

Un pharmaeien, 12 fr.

Un armurier, 7 fr. 50 eent.

Un eoutelier, 7 fr. 50 eent.

Un *cartman* ou portefaix eharriant dans les villes les marchandises à l'aide d'un eheval et d'un ehar à deux roues, 15 fr.

Un eharron, 10 fr.

Un sellier et earrossier, 10 fr.

Un imprimeur, 10 fr.

Un eorreeteur d'épreuves, 10 fr.

Un rédaeteur, 15 fr.

Un bon arehitecte peut gagner 25 ou 30,000 fr. par an.

Un bon méeanieien, 40,000 fr.

Un arpenteur, 10 fr. par jour.

Le métier de tourneur sur bois ou métaux est devenu peu lueratif aux Etats Unis. On se sert de tours à vapeur.

Un horloger babile fera mieux de rester en Europe que de s'établir aux Etats-Unis. Il en est de même des bijoutiers, monteurs de boîtes, doreurs, émailleurs, sculpteurs, etc.

Dans les fabriques et manufaetures un simple manœuvre gagne de 27 à 30 fr. par semaine. Un homme ayant un métier : forgeron, teinturier, etc,. reçoit de 40 à 50 fr. par semaine. Les graveurs qui font les eylindres à

imprimer les étoffes, reçoivent de 90 à 95 fr. par semaine. Dans les mêmes établissements une simple ouvrière peut économiser de 8 à 10 fr. par semaine, et ***la moralité y est exemplaire.***

En général, tous les ouvriers professant des métiers utiles sont sûrs de gagner au moins 7 fr. 50 cent. par jour.

Les ouvriers arrivant d'Europe dans les villes des Etats-Unis ne doivent cependant pas s'attendre à voir leur travail immédiatement rétribué aussi bien que celui des ouvriers américains. Si ces derniers ne travaillent que huit ou dix heures par jour, ils font cependant beaucoup plus d'ouvrage que les ouvriers européens, parce qu'ils sont en général plus intelligents, plus prompts et plus habiles. Il faut à l'ouvrier d'Europe quelques mois d'apprentissage avant d'être au niveau de l'ouvrier américain.

Dans les petites villes et les établissements de l'ouest, il n'en est plus de même. Les artisans européens sont sûrs d'y être bien accueillis et bien rétribués dès leur arrivée. Ils ont affaire à une population récemment arrivée d'Europe, et qui a le plus grand besoin de leurs services.

Les talents dans les professions libérales, les arts, les hautes sciences, la littérature, les métiers de luxe, sont infiniment moins appréciés et rétribués aux Etats-Unis qu'en Europe. On a rarement vu un instituteur faire fortune en Amérique. Un médecin fera mieux ses affaires en Europe qu'aux Etats-Unis. Il en est de même des grands peintres.

Sauf quelques exceptions, les négociants européens ont toujours du désavantage vis-à-vis des négociants américains. Il en est de même pour les commis de comptoir. Dans cette carrière, les Allemands, les Anglais, les Irlandais, sont préférés aux Français par les Américains.

Un baril, soit 196 liv. de farine de froment, se vend en moyenne à raison de 4 piastres 4 sh., soit 24 fr. 62 cent.

On ne fait pas de pain noir aux Etats-Unis. Les Américains ne font usage que de fine farine (fleur). Le pain première qualité se vend de quatre à cinq sous américains, soit 20 ou 25 cent. la livre. Dans les ménages on consomme quelquefois du pain de maïs qui se vend de 15 à 18 cent. la livre. Les pommes de terre se vendent 2 shillings, soit 1 fr. 30 cent. le boisseau.

La viande de boucherie, première qualité, est beaucoup à meilleur compte que chez nous. Le bœuf se vend de 30 à 35 cent. la livre, le veau 25 cent., le mouton idem. Le porc se vend 22 fr. le quintal. Les jambons de qualité supérieure sont partout à si bon marché, que je sais une maison de commerce en Suisse qui en a fait venir de l'Etat d'Ohio, et les a vendus chez nous avec bénéfice à meilleur marché que les jambons suisses. Dans toutes les villes du littoral de l'Atlantique, Boston, New-York, Philadelphie, Baltimore, Charlestown, New-Orléans, le poisson de mer se vend dans les marchés à un prix si modique, qu'on en trouve journellement sur la table du plus pauvre ouvrier. Les forêts des Etats-Unis renferment beaucoup de gibier. En hiver, dans toutes les grandes villes, on trouve dans les marchés du chevreuil et de l'ours au même prix que notre viande de boucherie ordinaire.

Le sucre, le riz, le café étant aux Etats-Unis des produits indigènes, il va sans dire qu'on se les procure à beaucoup meilleur compte que chez nous.

La bière, le cidre, l'eau-de-vie, sont à peu près au même prix qu'en Europe. Il en est de même des vins de France dans les villes du littoral de l'Atlantique. Mais dans l'ouest le vin coûte cher à cause des frais de trans-

port. Chacun sait que la vigne ne croît pas aux Etats-Unis. On y fait généralement usage des mêmes boissons que dans le nord de l'Europe.

Il n'est pas besoin de dire que, dans une contrée toute couverte de forêts comme le sont les Etats-Unis, le bois à brûler ne coûte pas grand'chose. Dans les villes, il revient à deux tiers meilleur marché que chez nous. Dans les campagnes, il ne coûte rien ou presque rien. La houille est aussi à la portée de toutes les bourses.

Les tailleurs, les cordonniers, les chapeliers, se font payer leurs ouvrages bien plus cher qu'en Europe. Aussi travaillent-ils pour les gens les plus aisés seulement. Les vêtements qu'on importe aujourd'hui en grande quantité de France et d'Angleterre pour la classe ouvrière, sont très-bien confectionnés, et reviennent au même prix et même à meilleur marché que chez nous. J'ai acheté, dans mon voyage, trois excellents fracs d'été d'étoffe légère, à raison de 18 francs la pièce. J'ai vu payer 27 francs seulement des redingotes d'hiver, pour lesquelles on eût demandé en France 40 fr. au moins. Je me rappelle avoir acheté à New-York de bons souliers à raison de 7 fr. 50 cent. la paire.

Les meubles, ustensiles de ménage et outils de toute espèce, se vendent en moyenne un tiers plus cher que chez nous. Mais c'est là un fait de peu d'importance, vu que ces objets ne sont pas de consommation journalière.

Dans les villes, les logements sont chers, et l'on ne peut y vivre confortablement à moins de 18 piastres par mois. Mais à la campagne, et même dans le voisinage immédiat des villes, on peut vivre très-agréablement à raison de 40 ou 50 fr. par mois.

Les taxes sont très-légères. Par exemple, pour cent arpents de terre, on paie 10 fr. 50 cent. d'impôts.

Chacun sait à quel point l'admission à la bourgeoisie est facile. Cinq ans de séjour et deux ou trois piastres sont les conditions exigées dans presque tous les Etats de l'Union.

Quiconque aurait quelques doutes au sujet des détails ici mentionnés, est prié d'en vérifier l'exactitude en consultant toutes les personnes qui ont séjourné aux Etats-Unis. Voir en particulier l'ouvrage de M. Michel Chevalier sur l'Amérique du Nord, premier volume, p. 155, lettre IX; deuxième volume, lettre XIII.

NOTE B, P. 9.

J'ai entendu souvent répéter que, depuis vingt ans, quelques centaines d'individus malades, remplis de vices, dénués de toutes ressources, mal dirigés ou trompés par des spéculateurs, ont trouvé la misère aux Etats-Unis et sont revenus en Europe. — On ne parle pas des trois millions d'émigrants qui ont prospéré dans ce même espace de temps.

Chaque année, quarante mille Irlandais sans ressources débarquent dans les ports américains, et, sauf maladie, mauvaise conduite ou autres cas exceptionnels, trouvent immédiatement à gagner par leur travail trois ou quatre francs par jour, outre une nourriture excellente le blanchissage et le logement. Ces mêmes hommes peuvent, au bout de quelques années, s'acheter une propriété dans l'Ouest et revivre d'une nouvelle vie. — Surpris de se trouver tout-à-coup dans l'aisance, au sortir de la plus affreuse misère, ils osent à peine décrire à leurs compatriotes restés en Irlande leur

récente prospérité, de peur d'être taxés par eux d'exagération et de folie.

En 1844, j'ai moi-même traversé l'Océan en compagnie de trois cents émigrants allemands, suisses et lorrains. Ils se rendaient aux Etats-Unis sous la conduite de parents et d'amis qui, satisfaits de leur sort en Amérique, étaient revenus en Europe engager ceux qu'ils aimaient à les suivre et à partager leur bonne fortune dans le Nouveau-Monde.

Chaque année, la même chose se renouvelle pour près de soixante mille personnes.

Je parle ici des émigrations qui se dirigent vers les Etats-Unis du Nord. — Celles qui ont pour but les Etats du Sud, l'Amérique centrale, l'Amérique du Sud (le Brésil en particulier) échouent généralement. — Dans ces contrées, un climat brûlant, des fièvres dangereuses énervent les Européens. Les forêts sont presque inextricables. En outre, on y rencontre une fréquente anarchie, l'oppressive domination du clergé romain, source féconde de misères, et l'esclavage des noirs, propre à engendrer chez les colons la paresse et les mauvaises mœurs.

L'Amérique centrale et celle du Sud ne me paraissent pas devoir être colonisées par des Européens, mais par les descendants des Américains du Nord.

NOTE C, P. 11.

Voici, en quelque sorte, le résumé des opinions de M. de Tocqueville au sujet de la démocratie aux Etats-Unis, dans l'ouvrage intitulé *De la démocratie en Amérique* :

« L'*Union* américaine est un accident qui ne durera qu'autant que les circonstances le favoriseront, mais la *république* me semble *l'état naturel* des Américains, et il n'y a que l'action continue de causes contraires et agissant toujours dans le même sens, qui pût lui substituer la monarchie.

» L'*Union* existe principalement dans la loi qui l'a créée. Une seule révolution, un changement dans l'opinion publique peut la briser pour jamais. Ce qui la maintient essentiellement et la maintiendra longtemps encore peut-être, ce sont les intérêts commerciaux. Les Etats du Sud et de l'Ouest ont besoin de la marine, des ports, du génie calculateur et industrieux des Etats du Nord et de l'Est. Ces derniers ont besoin des produits agricoles des Etats du Sud et de l'Ouest, par exemple le sucre, le coton, le riz, le tabac, qui font la base du commerce américain.

» La *république* a des racines plus profondes. Ce qu'on entend par république aux Etats-Unis, c'est l'action lente et tranquille de la société sur elle-même. C'est un état régulier *fondé réellement sur la volonté éclairée du peuple.* C'est un gouvernement conciliateur où les résolutions se mûrissent longuement, se discutent avec lenteur et s'exécutent avec maturité.

» Les républicains, aux Etats-Unis, prisent les mœurs, respectent les croyances, reconnaissent les droits. Ils professent cette opinion qu'*un peuple doit être moral, religieux, modéré en proportion qu'il est libre.* Ce qu'on appelle république aux Etats-Unis, c'est le règne tranquille de la majorité. La majorité, après qu'elle a eu le temps de se reconnaître et de constater son existence, est la source commune des pouvoirs. Mais la majorité elle-même n'est pas toute-puissante. Au-dessus d'elle, dans le monde moral, se trouvent l'humanité, la justice et la raison ; dans le monde politique, les droits acquis. La majorité reconnaît ces deux barrières, et,

s'il lui arrive de les franchir, c'est qu'elle a des passions comme chaque homme, et que, semblable à eux, elle peut faire le mal en discernant le bien.

» Mais, en Europe, nous avons fait d'étranges découvertes. La république, suivant quelques-uns d'entre nous, ce n'est pas le règne de la majorité, comme on l'a cru jusqu'ici, c'est le règne de ceux qui se portent forts pour la majorité. Ce n'est pas le peuple qui dirige dans ces sortes de gouvernement, mais ceux qui savent le plus grand bien du peuple. Distinction heureuse qui permet d'*agir au nom des nations sans les consulter et de réclamer leur reconnaissance en les foulant aux pieds.* Chez nous, le gouvernement républicain est, du reste, le seul auquel il faille reconnaître le drpit de tout faire, et qui puisse mépriser ce qu'ont jusqu'ici respecté les hommes, depuis les plus hautes lois de la morale jusqu'aux règles vulgaires du sens commun. On avait pensé jusqu'à nous que le despotisme était odieux, quelles que fussent ses formes; mais on a découvert de nos jours qu'il y avait dans le monde des tyrannies légitimes et de saintes injustices, pourvu qu'on les exerçât au nom du peuple.

» Les idées que les Américains se sont faites de la république leur en facilitent singulièrement l'usage et en assurent la durée. Chez eux, si la pratique du gouvernement républicain est souvent mauvaise, du moins la théorie est bonne et le peuple finit toujours par y conformer ses actes.

» Il était impossible dans l'origine, et il serait encore très-difficile d'établir en Amérique une administration centralisée. Les hommes sont dispersés sur un trop grand espace et séparés par trop d'obstacles naturels pour qu'un seul puisse entreprendre de diriger les détails de leur existence. L'*Amérique est donc par excellerce le pays du gouvernement provincial et communal.* »

Ces faits sont surtout relatifs aux treize états de l'Union où l'esclavage des noirs n'est pas admis.

Une partie de la population des grandes villes commerçantes (New-York, Baltimore, Charleston, la Nouvelle-Orléans) sont un ramassis confus de gens de tous pays et de toute espèce qui n'ont pas encore eu le temps de se plier aux mœurs et aux usages de la nation américaine; mais ces villes ne sont qu'un point imperceptible dans l'étendue des Etats-Unis. Le véritable peuple américain, dont parlent MM. de Tocqueville et Michel Chevalier, se compose surtout des cultivateurs de la Nouvelle-Angleterre, des Alléghanys et de la vallée du Mississipi.

La conduite des Américains vis-à-vis des Indiens a parfois été très-injuste; mais nous autres Européens nous avons commis, commettons et commettrons encore tant de cruautés dans nos guerres soit à l'intérieur, soit à l'étranger, qu'en fait de boucheries militaires les Américains n'ont et n'auront probablement jamais rien à nous revendre.

Nous les accusons d'être avides d'argent et de faire beaucoup de faillites: cela vient de ce qu'ils font des affaires plus nombreuses et plus rapides que les nôtres. Ils gagnent aujourd'hui un million, et demain le prodiguent sans scrupule, pour enrichir le pays d'un édifice, d'un chemin de fer ou d'un village nouveau. — S'ils aiment tant l'or, pourquoi voit-on parmi eux si peu de grandes fortunes?

En affaires les Américains sont ambitieux jusqu'à l'imprudence; en affaires nous sommes prudents et pince-mailles.

« Il n'y a pas d'argent perdu, » dit un Américain.

« L'argent que je perds est au fond de l'Océan, » dit un habitant de l'Europe.

Un homme qui, chez nous, fait faillite, décampe ou se brûle la cervelle. En Amérique, il recommence à travailler sans vergogne aucune, et finit souvent par payer ses dettes.

Les Américains n'ont ni poètes, ni philosophes. — Ils agissent quand nous parlons. — Nous rêvons des anges; ils créent des hommes. — Nous fondons des empires chimériques, des paradis sur terre qui moisissent dans les bouquins poudreux de nos bibliothèques; eux fondent chaque jour de florissants Etats à la sueur de leur front.

Nous pleurons sur les misères du peuple; les Américains sont peu élégiaques, mais ils donnent chaque année asile à soixante mille infortunés qui fuient notre monde usé. Les Américains parlent peu de la vertu; c'est pour eux chose volontaire et naturelle : Ils ne craignent pas de mourir de faim. Combien les amusent nos livres modernes et nos sentiments de parade! Ils savent de quelle fabrique sort tout cela : que de vertus dictées parmi nous par les instincts d'un ventre affamé!

Je ne veux pas dire que les Américains soient des anges. Comme nous ils sont faits de chair et d'os, et ont leurs petites passions. Je prétends seulement qu'ils nous sont supérieurs à beaucoup d'égards, et que leur ressembler et vivre avec eux c'est, pour le prolétaire européen, non devenir parfait, mais mieux faire que rester en Europe. Il n'y a ni bien ni mal absolu sur terre. En fait de morale, on ne peut calculer que du plus au moins, ou l'inverse... Qu'on me pardonne ces longueurs, elles sont peut-être nécessaires pour me faire entendre : ce n'est pas pour les gens d'esprit que je les écris.

Note D, p. 15.

Malgré une émigration annuelle de cinquante mille âmes. l'Angleterre et l'Irlande restent cependant encombrées d'une population surabondante. Cette assertion n'est vraie qu'en partie et ne prouve rien, sinon qu'en Angleterre et en Irlande l'émigration n'a jamais été bien organisée. Si, lorsqu'il s'agit de saigner un lac de cent pieds de profondeur, on s'amuse à pratiquer chaque année une rigole au lieu de creuser un fossé profond, il est clair que le niveau de l'eau ne baissera pas d'une manière sensible. Si, au lieu d'abandonner à elle-même une chétive émigration, l'Angleterre organisait sur une large échelle la fondation de nouvelles colonies où l'on dirigerait spécialement les fils des prolétaires qui seuls perpétuent le prolétariat, on verrait le peuple anglais échapper au servage et à la misère. — Je sais que cela ne se peut guère, et je n'ignore pas pourquoi; mais je juge convenable de ne le pas dire.

Le clergé anglican devrait voir de bon œil une pareille entreprise. C'est un moyen de transformer les déserts du Nouveau-Monde en une vaste mission protestante. — S'il est en Angleterre un seul grand homme, il comprendra ce langage-là.

NOTE E, P. 16.

J'ai vu au Havre nombre de familles d'émigrants arrêtées dans leur voyage et réduites à la dernière misère pour avoir été exploitées ainsi par une maison de commerce déjà plus d'une fois signalée à l'indignation publique. Il arrive souvent qu'au lieu d'aliments sains et de bonne qualité, les passagers d'entrepont trouvent au fond de leur caisse à vivres, avant la fin de la traversée, du biscuit moisi et de la viande remplie de vers qu'on leur fait payer dans le port comme objets de première qualité. Dans une traversée un peu longue, les malheureux sont forcés pendant plusieurs semaines de se soutenir eux et leurs familles avec ces vivres avariés.

NOTE F, P. 17.

Ces jeunes gens ne seraient pas mariés pour la plupart. Ils seraient tirés d'une famille pauvre et nombreuse pour laquelle ils s'engageraient à créer une propriété et un avenir heureux dans le Nouveau-Monde. Une colonie composée d'hommes dans cette position manque rarement de réussir.

Je demande au moins cinq cents hommes, parce qu'il s'agit de fonder non une ferme, mais un établissement assez vaste pour servir de point de ralliement aux prolétaires de l'Europe, et parce que c'est de cet établissement que seront tirés les chefs de nos armées de travailleurs.

De plus, cinq cents hommes feront le voyage plus économiquement. Ils se répartiront avec bien plus d'avantages que cent individus, par exemple, les travaux nombreux et divers d'un défrichement. Ils ne seront pas plus difficiles à gouverner, parce que, sur la frontière des Etats-Unis, les hommes ayant à se créer une propriété et sentant le besoin de rester unis à leurs compatriotes, par amour de la société, de la sécurité ou de l'économie, ont rarement des velléités de vagabondage et de désordre.

NOTE G, P. 19.

Les objets que j'ai reconnus, par expérience, utiles ou nécessaires dans une traversée, sont les suivants :

Un matelas et un oreiller; couvertures; 20 liv. de biscuit de mer; 20 liv. de pain séché au four; 5 liv. de riz; 5 liv. de farine; 4 liv. beurre cuit ou salé; 14 liv. jambon fumé; 2 liv. de sel; 1 hectolitre de pommes de terre; 2 litres de vinaigre; 4 ou 5 liv. de fruits secs; *idem* de fruits verts; 3 liv. de pain frais; 3 liv. de viande fraiche; 3 liv. de sucre blanc; 2 liv. de sucre roux; 12 ou 15 bouteilles vin et bière; 1 ou 2 douzaines d'œufs frais; 2 liv. de chocolat; quelques onces de thé; des épices de différents genres; 2 ou 3 bouteilles eau-de-vie et rhum; 2 douzaines de citrons; 1 bouteille d'huile; 2 douzaines de harengs; des ognons; du porc fumé; 3 liv. de lentilles et autres légumes secs.

Quelques vases de tôle pour cuire et prendre les repas.

Une bouteille sous paille pour tenir le vin.

Une seille et du savon pour laver le linge.

Une caisse de 4 pieds de long sur 2 de haut et 3 et demi de large, fermant à clef et divisée en plusieurs compartiments, pour serrer les provisions.

Le capitaine du navire fournira l'eau et le bois pour la cuisine, et les médicaments en cas de maladie.

NOTE H, p. 20.

Voici ce que coûtera en tout la colonie:

Le prix d'un acre de terre étant supposé de 8 fr., et chacun de nos 500 colons devant posséder 50 acres de terre, le prix du territoire de la colonie sera de 200,000 fr.

Chaque homme devant coûter 400 fr. d'entretien la première année, l'entretien des 500 coûtera 200,000 fr.

Le voyage de chaque homme ayant coûté 260 fr., le voyage des 500 hommes aura coûté 130,000 fr.

Nous supposons à chaque colon une famille ou des amis au nombre de 3 ou 4 personnes.

Pour faire venir les familles ou les amis des 500 colons à 260 fr. par tête, on dépensera 520,000 fr.

Pour nos 500 hommes il nous faudra:

50 chars de campagne	fr. 15.000
50 herses	3,500
50 charrues	3,500
50 paires de bœufs	15,000
50 chevaux	25,000
50 moulins à vanner	3,000
50 vaches	3,000
Total	fr. 68,000

Pour chaque homme il nous faudra:

Une hache	fr. 6
Une bêche	3
Une faulx	3
Une pioche	6
Un fourneau	60
Six chaises	15
Total	fr. 93

Pour les 500 : 46,500 francs.

Somme générale :

Prix du territoire	fr. 200,000
Entretien, 1re année	200,000
Voyage des hommes	130,000
Voy. des femmes et enfants	520,000
Instruments aratoires	68,000
Outils, ustensiles, etc.	46,500
Frais accessoires ou imprévus	50,000
Total	fr. 1,214,500

Pour son voyage et son établissement en Amérique, chaque personne aura coûté en tout 500 fr.

On a souvent dépensé, on dépense encore sans scrupule aucun, des milliards pour des folies qui n'aboutissent qu'au malheur des hommes. Il s'agit ici de l'indépendance, du bonheur assuré de 500 familles, et de l'avenir d'un nombre immense d'infortunés.

NOTE I, p. 22.

Dans les défrichements des Etats-Unis, un moulin à scie est une source de richesse, vu que les pionniers ont tous plus ou moins besoin de planches qu'ils ne peuvent faire eux-mêmes. Le bois brut ne coûte rien, et les planches sorties du moulin se vendent à bon compte. Par exemple, les planches de sapin, prises sur place, se vendent 60 francs les 1000 pieds (largeur 1 pied, épaisseur 1 pouce); les planches de noyer, 80 fr.; les planches de cerisier, 100 fr.; les planches de bouleau, 70 fr., etc.

A supposer qu'on ait semé 2 1/2 boisseaux d'avoine par acre, on récoltera

25 ou 30 boisseaux par acre. Froment 1 1/2 = 25. Seigle 1 1/2 = 35. Blé noir 3/4 = 35. Maïs 5/32 = 35. Orge 1 1/2 = 30. Pommes de terre 12 = 300. 100 érables donnent 2 quintaux de sucre par an.

Le blé se vend 5 fr. le boisseau, l'orge 2 fr., le seigle 2 fr., l'avoine 1 fr., le maïs 2 fr., les pommes de terre 1 fr. Le sucre d'érable se vend 36 fr. le quintal. Le baril de farine (196 liv.) se vend 23 fr. La laine de mouton se vend 150 fr. le quintal. Le porc se vend 15 fr. le quintal. Le charbon de bois se vend 30 c. le boisseau.

La vente des produits agricoles bien administrée donnerait, au bout de cinq ou six ans, des bénéfices tels que la colonie pourrait rembourser ses frais de voyage et d'établissement, avec intérêt de 5 p. %.

Note K, p. 25.

On sait que dans l'ouest des Etats-Unis un manœuvre peut gagner 3 fr. par jour, soit 900 fr. par an, outre la nourriture, le blanchissage et le logement.

Nous supposons que le Wisconsin nous cède pour nos 5,000 colons 250,000 acres de terre, à 7 fr. l'acre (on cède même la terre à beaucoup meilleur marché). Le terrain nous coûtera 1,750,000 fr. Mille de nos ouvriers, travaillant deux ans, gagneront 1,800,000 fr. Ils auront donc de quoi payer le terrain et au delà.

Il nous faut pour l'usage de la colonie :

Des vivres pour nourrir 3,000 colons pendant une année . .	fr. 1,200,000
500 charrues	35,000
500 paires de bœufs	150,000
500 chevaux	250,000
500 moulins à vanner	30,000
500 chars de campagne	150,000
500 vaches	30,000
500 herses.	35,000
Outils de main, ustensiles, etc.	465,000
Total. .	fr. 2,345,000

Mille de nos ouvriers, travaillant trois ans pour acquitter cette somme, gagneront 2,700,000 fr. Ils auront donc gagné plus qu'il ne leur faut pour acquitter la dette.

Un ouvrier pouvant économiser de 900 à 1,800 fr. par année, les frais de voyage des habitants de la colonie pourraient être remboursés, avec un bénéfice de 25 p. %, dès la cinquième année de l'établissement.

FIN DES NOTES.